



## Depuis qu'Otar est parti

Film franco-géorgien de Julie Bertuccelli

► “Otar le toubib” est parti tenter sa chance comme manœuvre sur les chantiers de Paris. Depuis, il envoie quelques petits billets qui permettent à la famille (mère, sœur et nièce) de vivoter. Ce qui en dit long sur la situation économique de la Géorgie depuis l'effondrement de la tutelle soviétique. Par-delà le délabrement environnemental, il n'est que de voir, au hasard de la caméra, les restes des splendeurs panoramiques et les charmes décadents de sa capitale Tbilissi.

Les gens aussi, toutes générations confondues, ne supportent pas sans dommage les tracasseries du quotidien. On a beau vivre dans un appartement qui fut cossu, sans doute celui d'un petit apparatchik du régime précédent, et posséder une datcha, en piteux état faute

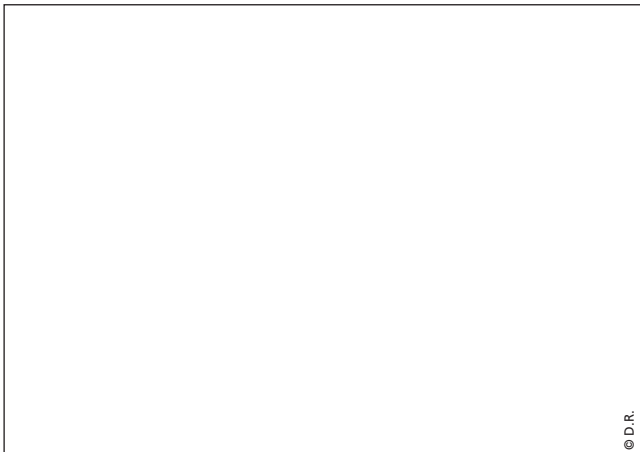
d'entretien, les mandats de l'émigré ne suffisent pas à boucler les fins de mois difficiles, il faut porter au marché aux puces quelques ultimes objets de valeur (mais par pitié pas les livres !). On en viendrait à regretter le stalinisme. Mais qu'importe pour l'aïeule, les nouvelles d'Otar apportent des bouffées d'espérance et permettent aux trois femmes de s'accommoder de l'absence et d'y trouver une sorte de confort, y compris au travers des désaccords et des querelles.

Et puis un jour, brutalement, lettres et communications téléphoniques s'interrompent. Le fragile équilibre vacille. C'est Eka, la grand-mère, qui a le plus de mal à supporter ce silence (merveilleuse Esther Gorintin, qui à quatre-

vingt-dix ans renouvelle sa performance de *Voyage* d'Emmanuel Finkiel et démontre ses talents de comédienne).

Otar est mort accidentellement. Sa dépouille a été ensevelie en France. Marina et Ada conviennent de ne rien dire à la vieille dame pour ne pas ajouter au malheur qui les frappe et mettre en péril sa vie. Ou simplement par peur d'affronter la vérité. Mais à partir de là elles vont s'enfoncer dans une fiction à hauts risques, d'autant que l'indomptable vitalité d'Eka va la pousser à entreprendre, coûte que coûte, un voyage à Paris pour débusquer la vérité.

Finalement, pour cette famille francophile rien de tout à fait mauvais ne peut venir d'un voyage dans la prestigieuse capitale. On vend les précieux livres et tout le monde prend l'avion. La fille et la nièce se doivent de suivre la grand-mère, de s'engager dans un suspens dont elles connaissent le malheureux dénouement, mais qui laisse sa part au hasard et à ses rebondissements. On reste ébloui par la maîtrise de ce premier film, mais Julie Bertuccelli s'est longuement exercée dans le documentaire. Cette affaire de femmes bénéficie ensuite d'une étonnante distribution, qui accomplit le miracle de nouer un lien familial très fort entre trois générations, malgré des individualités d'origines différentes.



Esther Gorintin, la Polonaise qui vit et fait une carrière tardive dans le cinéma à Paris, Dinara Droukarova, la Russe qui s'était imposée dans *Bouge pas, meurs, ressuscite* de Vitali Kanievski, et qui vit aussi en France. Et Nino Khomassouridze,

la seule à être authentiquement géorgienne. Cette hasardeuse parentèle fonctionne et les divergences de langage finissent par s'harmoniser, le français jouant un habile rôle de médiation.

André Videau

## Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran

Film français de François Dupeyron

► Ce Momo de la rue Bleue (Pierre Boulanger, plein de charme juvénile), imaginé par l'habile Éric-Emmanuel Schmitt, fait irrésistiblement penser à un autre Momo, imaginé par Ajar et Gary dans *La vie devant soi*, lui aussi porté à l'écran (Moshé Mizrahi, 1977). La présence envahissante d'Omar Sharif (Monsieur Ibrahim), l'épicier musulman du coin – à défaut d'Arabe, il est Turc – rappelant l'omniprésence de Simone Signoret en Madame Rosa.

Peu importe, le film de François Dupeyron remet au goût du jour un gentil plaidoyer pour des valeurs malmenées : les relations intergénérationnelles, les affinités interconfessionnelles, les félicités de la solidarité, la lutte contre toutes les formes de racisme... Nous voilà donc rue Bleue, Paris IX<sup>e</sup>, au cœur des années soixante que restitue une impeccable bande-son (Richard Antony, Franck Alamo, Johnny, Trini Lopez, Chuck Berry...). Un quartier déjà cosmopolite, où Momo, pré-adolescent d'origine juive, se retrouve seul à treize ans. Son père et sa mère l'ont abandonné sans que l'on s'appesantisse beaucoup sur les raisons de cette double absence.

Sa bonne tête et son sens de la débrouillardise vont l'aider à combler les vides. Sensuels d'abord, et avec une belle précocité, auprès des prostituées qui font le planton, moraux et affectifs ensuite auprès

des préceptes encore plus généreusement distribués, va naître une amitié qui ressemble à de la filiation mutuellement choisie. Sans que l'on en comprenne tout à fait la nécessité, ni les possibilités matérielles, Momo et Ibrahim vont s'en aller, au volant d'une imposante voiture, au fin fond de l'Anatolie. Depuis le début, l'histoire baigne dans une atmosphère de conte qui accrédite toutes les invraisemblances et l'on convient facilement que dans son évolution dramatique, ce retour aux sources profite plus à l'enfant qu'à l'adulte qui l'avait initié.

du vieux Ibrahim, commerçant débonnaire et sentencieux qui ferme les yeux sur les chapardages pourvu que l'on écoute les versets du Coran dont il fleurit sa conversation.

Visiblement radieux de fausser compagnie à la *jet set* et aux champs de courses, Omar Sharif en rajoute pour se glisser dans la peau fripée du vieux roturier, humaniste et ottoman. Mais les choses ne vont pas en rester là entre l'homme et l'enfant. Au-delà des conserves, des friandises et

Chemin faisant vient l'idée d'un autre rapprochement. Ce film sympathique jusque dans sa futilité (François Dupeyron – *La chambre des officiers* – ne manque pas de métier) n'est décidément pas avare de connivences. Il rappelle *17, rue Bleue*, l'excellent film de Chad Chenouga (voir *H&M* n° 1235) où un jeune adolescent, dans le même quartier et presque à la même époque, affrontait lui aussi les tourments de la vie. Il avait l'avantage d'être d'une émouvante sincérité autobiographique. A. V.

## Les chants du pays de ma mère

Film iranien de Bahman Ghobadi

► Dans l'abondante production iranienne qui arrive sur nos écrans, voilà une œuvre pour le moins déconcertante. Elle se différencie considérablement du précédent film de Bahman Ghobadi, pourtant situé dans la même zone frontalière du Kurdistan irakien, un récit poignant construit autour de l'histoire d'une famille cruellement éprouvée, sur fond de contrebande et de dopage des bêtes de trait (*Un temps pour l'ivresse des chevaux*, voir *H&M* n° 1228). Ici, tout commence dans la truculence malgré la gravité du propos et du contexte politique.

À un âge canonique, Mirza, chanteur à la renommée encore vivace, convoque ses deux fils eux aussi musiciens de formation mais mis sur la touche, pour aller à la recherche de Hanareh, la femme qui l'a abandonné il y a vingt-trois ans pour épouser un autre saltimbanque et partir avec lui faire carrière.

Perdue quelque part dans la zone tampon entre l'Iran et l'Irak où

abondent les campements de réfugiés, les villages décimés par les bombardements de Saddam et les bandits et trafiquants de tous poils, elle aurait lancé un mystérieux appel au secours. Le vieux patriarche a un peu de peine à mobiliser ses deux fils. Passe encore pour Barat, le bellâtre toujours en quête d'aventures, mais Audeh, en charge de treize filles et sept femmes, est plus rétif. Sauf que l'on ne saurait résister longtemps aux volontés du chef de famille. Et puis, qui sait ? Chemin faisant, dans cette époque troublée et propice, chacun rencontrera l'aventure galante ou matrimoniale dont il rêve.

Les voilà partis tous les trois à bord d'un side-car avec leurs instruments pour seul viatique (la musique peut encore servir de visa). Épopée picaresque en forme de *road-movie* dans un paysage splendide et abrupt qui passe sans crier gare de la poussière à la neige ; des farandoles d'un mariage villa-

geois aux files d'attente devant les denrées humanitaires ; les étals des voleurs-brocanteurs qui proposent de l'électronique japonaise ou des gélules pour soigner les mules atteintes du sida ; des escadrilles d'avions en papier lancés par les élèves d'une classe en plein air aux bombardements grandeur nature avec la terrifiante arme chimique ; des soldats lâchés menottés et en caleçon aux jeunes filles délurées et sans voile qui rabattent le caquet des machos locaux... .

À mesure que les recherches pour retrouver la trace de Hanareh progressent (même si on les perd parfois de vue) le tragi-comique des situations se fait plus tragique. Les rigueurs de l'hiver multiplient la misère des camps et le malheur des peuples errants. La musique se fait plus rare et moins palliative. Les nouvelles concernant Hanareh sont alarmantes. Dans des paysages sidérants, on abandonne peu à peu les rythmes, les criailleries, les bourrades et raclées qui faisaient en peu penser à ces chaos tonitruants des films de Kusturica. On découvre

des charniers et des victimes vivantes. Le ton hésite entre le documentaire et le mélodrame et s'efforce de corriger un scénario qui avait beaucoup louvoyé en cours de route. On n'est pas certain de préférer cette évolution plus rationnelle, qui conduit à une sorte de *happy end*. Reste que ce réali-

sateur d'origine kurde, sorti du sérail du cinéma iranien (qui fut assistant de Kiarostami sur *Le vent nous emportera* et acteur dans *Le tableau noir* de Samira Makhmalbaf) impose néanmoins une originalité qui suscite l'intérêt et porte un témoignage sur son peuple déchiré qui force le respect. A. V.

## À cinq heures de l'après-midi

Film iranien de Samira Makhmalbaf

► Au premier abord, le film a de quoi séduire. Dans Kaboul libérée des talibans mais endommagée par les bombes, les jeunes filles se pressent vers les écoles. Elles ont des tenues uniformes et décentes, mais qui excluent la *burkha*. Il n'y a plus de sujets tabous et leur avenir semble ouvert. La preuve, elles sont libres d'envisager des carrières qui leur étaient jusqu'à refusées : enseignantes, infirmières, ingénieurs... Et même présidentes de la République.

Tel est le cas de Noqreh (Aghelah Rezaie) qui, malgré la dureté du quotidien, l'aménagement d'un abri dans les ruines, la quête de la nourriture et surtout de l'eau dans la ville dévastée et envahie de réfugiés, ne rêve que de s'initier à la politique et de renouveler en Afghanistan l'exploit de Benazir Bhuto au Pakistan voisin. Il lui faut surtout déjouer l'autorité d'un père (Abdolgani Yousefrazi) entièrement soumis aux principes religieux les plus archaïques. Il pense que tous les moyens sont bons pour se protéger d'une ville qui désormais vit dans le blasphème. Il fait régner sur les siens, fille

et belle-fille chargée d'un nourrisson malingre, une autorité despotique, ne réservant qu'à son cheval quelques soins affectueux.

Mais Noqreh a appris à ruser, avec l'emploi du temps, avec la tenue vestimentaire, avec son ambition un peu folle et même avec son flirt pourtant bien innocent Elle se laisse courtiser par un jeune poète cycliste promu agent électoral (Razi Mohebi) qui lui donne des nouvelles du monde tout en récitant du Lorca et en promenant sa mère impotente.

Tout cela est exposé avec beaucoup de jolieses, d'insistances et de répétitions étudiées. Il y a de ravissants ballets de parapluies

aux cotonnades en camaïeux, azur, lavande, outremer... Des changements de chaussures, des corvées d'eau, des visages burinés, des décombres pittoresques. Il y a même Jérôme, militaire français nigaud à souhait qui décrypte néanmoins les arcanes de l'élection de Chirac ! Il n'est pas interdit de chercher à plaire (surtout à ses admirateurs étrangers) mais à mesure que le drame s'installe et s'intensifie, les procédés virent à un maniérisme difficilement supportable par rapport à la gravité des sujets abordés – l'agonie d'un vieil homme, la mort et la sépulture d'un bébé, l'incendie d'un chariot qui enlève aux protagonistes toute chance de survie.

Enfant prodige et chérie du cinéma iranien et des cinéphiles occidentaux, Samira Makhmalbaf (*La pomme*, 1997, voir *H&M* n° 1215 ; *Le tableau noir*, 2000, voir *H&M* n° 1229) devrait se méfier de ses facilités et des engouements qu'ils suscitent. Les sujets brûlants de cette partie du monde ont besoin de son regard débarassé d'afféterie.

A. V.

© D.R.

## Mille mois

Film marocain de Faouzi Bensaïdi

► Ce premier film foisonnant et totalement maîtrisé a de quoi surprendre. Il faut tout de même se souvenir que son scénario avait été distingué par le festival Premiers plans et que Faouzi Bensaïdi, le réalisateur, n'est pas un débutant. On lui doit plusieurs courts-métrages (*La falaise, Le mur, Trajets*) et surtout il fut l'assistant d'André Téchiné dans *Loïn*, tourné à Tanger en 2000 (voir *H&M* n° 1234). Au centre d'une histoire démultipliée, autour de laquelle gravite une foule de personnages (d'après l'auteur, ils sont environ cent cinquante, amateurs et professionnels, aux rôles identifiables) se trouve Mehdi, sept ans, sorte de soutien moral et affectif d'une famille sévèrement éprouvée. Son père n'a pas émigré en France comme on tente de le lui faire croire. Il n'envoie même pas de bons enveloppes dans des papiers multicolores et translucides. Il est en prison pour des motifs politiques. La mère Amina (Nezha Rahil), le grand-père Ahmed (Mohammed Majd) et l'enfant se sont réfugiés dans un village, pour y vivre à l'économie et dans la discrétion. Mais le quotidien est de plus en plus difficile, surtout en ces temps de Ramadan fertiles en festivités et en dépenses. Il faut vendre un à un les objets les plus chers (meubles, bijoux...). C'est la face obscure du Maroc des années quatre-vingt. Un Maroc profond, ancré dans les traditions, les préceptes religieux les plus restrictifs, les soumissions

aux hiérarchies les plus abusives. Personne n'y échappe. Surtout pas les jeunes filles quand elles se rebellent contre l'ordre établi (comme Malika l'étudiante) ou quand elles cèdent aux fallacieuses promesses des potentats locaux. Même Mehdi, gamin studieux, va apprendre à ses dépens les inconvénients d'obtenir des faveurs... Il a l'honneur de porter chaque jour la chaise du maître d'école, très rigide dans son cérémonial et sa pédagogie. Il aura bientôt celui de bastonner les élèves récalcitrants. Une partie de colin-maillard leur permettra de se venger. Tendre et coléreux, timide et exubérant, Fouad Labied joue avec un naturel assez indomptable qui le différen-

cie de tous les enfants prodiges dont nous assomme la publicité et que le cinéma récupère.

Ils sont là très présents dans leur grande diversité, saisis en plans larges qui les livrent à leur destin, en plans fixes qui les capturent, jusque dans des hors-champs qui nous libèrent avec eux. Les jeunes filles punies ou bernées mais aussi les femmes, on ne l'a pas assez dit ; des épouses résignées aux "*chikhates*", célibataires indociles et noceuses, en passant par Amina, la mère à la sensualité inassouvie et dont la dignité va s'effondrer. Et puis tous les hommes infatués de leur virilité ou de leur grade, piliers de café et accros de séries télévisées, ou bafoués par le système comme ce veuf homicide qui, à bout de brimades, de railleries, de châtiments, se donne la mort. Tant d'autres vont et viennent,

© D.R.

s'inscrivent et s'effacent dans cette fresque réaliste et baroque, émaillée de leurs petites histoires, tragiques ou comiques, sacrées ou profanes. Au début, un coq insolent vient perturber les prosternations du grand-père en prière.

Sans véhémence pamphlétaire, sans victimisation des uns ou des autres, c'est un peu la fonction de ce film bienfaiteur. Il va déconstruire les tribuns et les bigots.

A. V.

## Dirty pretty things

Film anglais de Stephen Frears

► Beaucoup se représentent l'Angleterre comme une presque idéale terre d'accueil pour nouveaux arrivants, immigrés, réfugiés et autres clandestins. Autorités peu regardantes dans l'application des règlements, accès facile au travail, regroupements ethniques tolérés, voire encouragés... Cette bonne renommée, contagieuse et exportée, a contribué à pousser sur les routes, vers les ports et les aéroports, souvent à leurs risques et périls, des vagues de migrants en quête de mieux être ou tout simplement de survie.

C'est une toute autre "ambiance" que nous décrit le nouveau film de Stephen Frears. *Dirty pretty things* est une sorte de thriller social et politique, dans lequel la réputation du royaume de Sa Très Gracieuse Majesté va en prendre un coup. Par exemple, il s'en passe de pas belles du tout derrière la façade de l'hôtel Baltic où plastronne un groom rassurant et stationnent des taxis pour une clientèle huppée. Et que dire de la chambre 510 où le valet Okwe découvre qu'un cœur fraîchement prélevé obstrue la cuvette des WC ?

Cet établissement interlope n'est pas un cas unique et Okwe,

presque à son corps défendant, va nous entraîner dans une drôle de visite guidée, une descente aux enfers à travers une ville inconnue des touristes, dans des quartiers où s'entassent dans la précarité les nouveaux arrivants. Lui-même est un immigré nigérian en situation irrégulière. Il est chauffeur de taxi le jour, réceptionniste à l'hôtel Baltic la nuit et ne dort que quelques heures sur un divan loué. Il mastique des feuilles de coca pour lutter contre le sommeil. Peut-être aussi pour atténuer les souvenirs d'un passé douloureux.

Dans une distribution abondante en surprises, Chiwetel Ejiofor, acteur venu du théâtre, est une véritable révélation ; chaleureux et pudique, son énergie envahit l'écran. Ce sont à la fois ses nouvelles activités, et son ancien métier de médecin qu'il a pourtant dissimulé, qui vont le plonger dans les événements les plus sordides de l'exploitation humaine : les trafics d'organes. Tout va s'enclencher très vite dès lors que Senay, sa logeuse et amie la plus proche se propose d'en être la victime pour accélérer la régularisation de sa situation et réaliser la dernière étape de son rêve américain. Passée la stupéfaction d'entendre Audrey

Tautou parler un anglais approximatif avec un authentique accent ture, on admire cette nouvelle composition si éloignée de l'emblématique Amélie Poulain.

Elle s'appuie sur des complicités diverses, représentatives du microcosme immigré : Guo Yi le Chinois, incinérateur et partenaire aux échecs, Yvan le portier Croate, Juliette la prostituée africaine (*"c'est un film profondément anglais sans anglais"*, s'amuse le réalisateur) ils vont devoir affronter l'abominable Sneaky, la *manager* coupable des pires turpitudes. Ici encore, c'est un bonheur de retrouver Sergi Lopez en ami qui vous veut du mal, parlant un anglo-catalan aux effets garantis. Bien sûr, il y a dans cette satire quelques parodies grand-guignolesques et peut-être quelques excès dans la dénonciation, mais l'auteur est suffisamment passionné pour nous faire partager ses plaisirs et ses révoltes.

Malgré ses brillantes prestations hollywoodiennes (*Les arnaqueurs*, 1950) on sait qu'il affectionne par-dessus tout les films profondément enracinés dans la satire sociale et dans les zones urbaines de son pays natal. *"Lutte des races, des classes, des sexes sont les seules questions qui m'intéressent"*, déclare-t-il avec un rien de provocation. On n'est pas prêt d'oublier *My beautiful Laundrette*, 1985, ou *Samy et Rosie s'envoient en l'air*, 1987, écrits en collaboration avec le romancier anglo-pakistanaï Hani Kureishi. *Dirty pretty things* se situe dans la même veine. Cette fois-ci son complice est Stephen Knight, romancier et homme de théâtre. A. V.

## Un rêve algérien

Film français de Jean-Pierre Lledo

► *Un rêve algérien* est le fruit d'une longue gestation. Après dix ans d'exil en France, le moment était venu pour le cinéaste algérien Jean-Pierre Lledo, de revenir sur les traces de certains de ceux qui ont été fondateurs, acteurs et aujourd'hui "transmetteurs" de l'espoir d'une Algérie libre, sociale et pluriculturelle. Sur quelles traces donc ? Celles d'Henri Alleg, auteur de la fameuse *Question* qui révéla, en 1958, la pratique de la torture dans les geôles de la République, appliquée à des personnes de toutes obédiences et de toutes origines – qui s'étaient engagées pour l'indépendance d'une colonie pas tout à fait comme les autres.

Tourné entièrement en Algérie, le film s'ouvre sur l'embarquement en bateau d'Henri Alleg (de son vrai nom Harry Salem) et se poursuit par un voyage à travers le pays. L'ex-directeur du journal mythique *Alger républicain* retrouve d'anciens compagnons et compagnes de lutte : les survivants de l'ancienne

équipe du seul quotidien intercommunautaire qui ait jamais existé de l'autre côté de la rive, mais aussi des syndicalistes, un jardinier au langage flamboyant, l'agente de liaison Eliette Loup qui se révolte contre la notion de sacrifice utilisée par ses amis pour louer son courage. Quelques anonymes traversent la pellicule de façon inopinée, comme ce passant croisé à Cherchell qui, reconnaissant "*le grand homme*" comme il dit, ne cesse de lui répéter "*tous mes respects, tous mes respects*", et cite spontanément la devise du journal : "*Alger républicain dit la vérité, rien que la vérité mais ne peut pas dire toute la vérité.*" Des rencontres émouvantes, dont certaines, désormais gravées dans la mémoire cinématographique, ne se renouvelleront pas : l'ex-syndicaliste d'Annaba devenu projectionniste comme l'ancien journaliste et dirigeant du Parti communiste algérien, A. Benzine, sont décédés depuis. Des rencontres mais aussi des lieux : la villa Susini, la prison de Barberousse, la

tombe de l'aspirant Henri Maillot, passé à la résistance avec armes (au sens propre) et bagages, la ruelle d'Oran, où Lledo a passé son enfance...

Car le réalisateur-narrateur révèle une quête personnelle : il fallait, écrit-il, exhumer "*leur rêve de fraternité*", "*enfoui sous d'innombrables couches de silence*", "*filmer des corps réels*" pour pouvoir plus tard retourner à la fiction. De mère judéo-berbère et de père d'origine catalane (emprisonné par le régime de Pétain), Jean-Pierre Lledo a dû quitter son pays alors que la violence intégriste avait déjà assassiné nombre de ses amis et se rapprochait inéluctablement de sa personne. On comprend aisément qu'ayant vécu son départ forcé comme un nouvel échec du "rêve algérien", Lledo ait décidé de consacrer ses derniers films à des hommes et des femmes qui combattirent au nom d'une Algérie "républicaine, laïque et multi-ethnique" : *L'Oasis de la belle de mai* (1996) parle de l'exil marseillais du peintre algérien d'origine espagnole Denis Martinez, *Lisette Vincent, une femme algérienne* (1998) ou encore *Jean Pélégri alias Yahia El Hadj* (2001).

*Un rêve algérien* est tout sauf de l'hagiographie ou de la propagande : loin et au-dessus de toute polémique, il donne à voir des individus simples et courageux, encore doués d'affection, d'humour et d'espièglerie, qui n'ont rien renié malgré une défaite certaine. Un documentaire inspiré, sur un sujet moderne et universel.

Chérifa Benabdessadok